

Andrée Chedid
Les marches
de sable

Flammarion

Extrait de la publication

ANDRÉE Chedid

LES MARCHES DE SABLE

ROMAN

« Je m'étonnerai toujours de notre prétention à saisir l'infini, à capturer l'éternel, nous qui ne sommes que des instants de chair ! »

Ce roman se situe dans l'Égypte du IV^e siècle et, pourtant, les questions qu'il pose demeurent universelles, atemporelles et sans réponse. Quelle est la position de l'homme face au divin, au temps, à la mort ?

Réfugiés dans le désert pour des raisons diverses, trois femmes et deux hommes s'y rencontrent. Leurs destins se sont quelquefois croisés par le passé. La signification des événements qu'ils ont traversés ne cesse de leur échapper. Pourtant, ils cherchent encore à comprendre. Mais où mènent les marches de sable ? Vers le mirage ou l'oasis ?

Andrée Chedid (1920–2011)

Née au Caire, elle s'installe à Paris en 1946. Elle a publié de nombreux recueils de poèmes, des pièces de théâtre et des romans parus aux Éditions J'ai lu (La maison sans racines, Le sixième jour, Le sommeil délivré, Les saisons de passage, L'enfant multiple, La cité fertile...). Andrée Chedid est un auteur phare de la littérature française.

Texte intégral

Illustration de couverture :

Extrait de la publication

LES MARCHES DE SABLE

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

- Le sommeil délivré (2636)
- L'enfant multiple (2970)
- La cité fertile (3319)
- La femme en rouge et autres nouvelles (3769)
- Les saisons de passage (4626)
- Le message (6321)
- Le sixième jour, Libro 47
- L'autre, Libro 203
- L'artiste, Libro 281
- La maison sans racines, Libro 350

ANDRÉE
Chedid

**LES MARCHES
DE SABLE**

ROMAN

FLAMMARION

Extrait de la publication

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Éditions Flammarion, 1981
Extrait de la publication

à Gabriel S. Saab

ÉTAPES



I FUITES AU DÉSERT	9
Thémis	11
Cyre	14
Marie	29
Athanasia	52



II LA FORTERESSE DES SABLES ...	89
Thémis	91
Cyre Marie Athanasia	144
Thémis	156



III DERNIÈRES MARCHES	223
Cyre Marie Athanasia	225
Thémis	240

Lieu : Égypte.

Période : environ III^e-IV^e siècle après J.-C.

Le « sablier » indique à la fois l'écoulement du temps et la durée ; la suite des événements et la poursuite d'une interrogation sans fin.

« Ecoute... Toi tu penseras que c'est une fable, mais selon moi c'est un récit. Je te dirai comme une vérité ce que je vais te dire. »

Platon (Gorgias)

Grains de poussière qui rêvons de durée, bâtis pour l'horizon et la demeure, pour les racines et le souffle, nous nous déplaçons sans cesse d'un verre à l'autre de l'immuable sablier...

Ces mêmes marches de sable qui entraînent nos pas vers leur fin nous hissent hors de notre peau et nous confrontent à la vie insondable...

I

FUITES AU DÉSERT

THÉMIS



J'ai connu ces trois femmes : Cyre, Marie, Athanasia ; leur aventure me poursuit. Je ne voudrais pas que leurs traces se perdent à jamais dans ce désert qui enserre largement notre vallée. Ce désert où elles ont cherché asile, ou bien ont choisi de se retirer.

Désert parsemé de monastères, refuges de ces temps agités. Désert jaunâtre qui s'étend jusqu'aux sables, jusqu'aux falaises des pays avoisinants ; ou bien désert salin, d'un blanc très aigu, qui s'étire jusqu'à la mer.

Etroit et fécond territoire que le nôtre !

Bousculé, enrichi par l'histoire, il navigue par-dessus tous les bouleversements.

Vieil homme à peu de distance de sa mort, j'entreprends ce récit pour parler d'elles. De ces trois femmes, si dissemblables et si proches.

Ce sol, ce siècle, les événements seront en place ; mais à l'arrière. Ce sont elles qui m'importent !

Elles avec leurs visages, leurs existences, leur

rêve. Le hasard les réunira, un jour, en plein désert, à une étape de leur parcours. Étrange, imprévisible rencontre.

A cette intersection de leurs chemins, chacune charriant déjà tout un passé fait d'héritage et de souvenirs, elles décideront de faire route ensemble. Dans quel but, vers quelle fin ?

A la recherche d'Athanasia, que je n'ai cessé d'aimer et que j'ai retrouvée douze ans après sa fuite au désert, il m'a été donné de partager quelques jours de leurs trois vies.

J'ajouterai à ce qu'elles m'ont dit tout ce que j'ai pu ensuite, patiemment, reconstituer. De moi, je parlerai à distance, comme d'un étranger, d'un témoin, parfois mêlé à l'action.

Le jour de leur rencontre : Cyre, venue d'un milieu rural et pauvre, a treize ans ; Athanasia vient d'atteindre la soixantaine, mère de deux fils, elle fut l'épouse d'un magistrat, Andros ; la troisième, Marie, native d'Alexandrie, avait déjà rompu depuis neuf années avec sa vie de courtisane.

Comment les nommer, les désigner, ces trois femmes ? Peut-on les appeler des « anachorètes éprises d'absolu » ?

Ce serait simplifier ; leur diversité est grande, leurs voies si différentes. Mais aussi pourquoi les qualifier ? Les mots sont étroits ; la réalité s'en évade.

A cette réalité, je laisserai libre cours. Qu'elle s'exprime comme elle pourra, à travers silence et paroles. Son essence nous échappera toujours.

Pour moi, ces trois femmes auront fortement survécu. Je souhaite qu'elles survivent encore.

Encore et plus loin, pour d'autres...

Qu'elles rejoignent l'avenir tourmenté ou paisible. Qu'elles se mêlent à la cohorte des vivantes, des vivants. Tous et toutes, mortels !

CYRE



Droit devant elle, les yeux mi-clos, Cyre marche depuis trois jours dans le désert.

Ce qu'elle poursuit ne peut être visible, ni se matérialiser dans une bâtisse mesurable faite de ces briques en terre crue.

Droit devant elle, Cyre avance sans destination.

Ce qu'elle cherche, sans trop le savoir, c'est un lieu que n'encerclera aucun mur ; un endroit, adouci par un arbre qui s'élèverait miraculeusement au milieu des sables, pour y établir sa future demeure. Elle sent qu'elle ne se trompe pas, qu'elle a raison de partir, de quitter la grande maison, de chercher sa place ailleurs.

Humble, obéissante à l'extrême, il arrive que Cyre soit soudain envahie de révolte et de certitudes ; qu'une forteresse que rien ne peut ébranler s'érige dans son cœur. Cyre façonne alors des morceaux de son existence ; elle se dirige, elle conduit quelques-uns de ses pas avant de retomber, peu après, dans le destin que les autres, ou les circonstances, ne cessent de lui tracer.

Cette soudaine confiance, cette hardiesse fondent sur elle comme une bourrasque !

Le signe en est toujours le même : dans sa poitrine, des passereaux captifs tournoient et frappent de leurs ailes, de leurs becs, contre ses côtes. Leur tourbillon effréné ne lui laisse plus de repos et la pousse à agir.

Il y a trois jours, cela s'est de nouveau produit. Une émotion intense suivie, cette fois, de l'inébranlable décision de ne plus rien supporter, de quitter à jamais son couvent.

Poussée de l'intérieur, la massive porte de bois se referme derrière elle, en un sinistre claquement.

Immobile, Cyre écoute ce fracas avec indifférence.

Le vacarme s'est complètement désagrégé quand elle entame sa longue marche ; seule, face au désert.

Il faisait plein soleil.

Rejetée dans la colossale solitude, Cyre avança sans se retourner.

Les images du dernier repas, les paroles, les gestes qui l'avaient acculée au départ l'escortèrent un moment encore.

Après avoir servi ses sœurs qui mangent autour d'une longue table, Cyre se tient, comme d'habitude, accroupie dans l'angle des vieux murs qui s'effritent et poudrent ses vêtements. Elle attend la fin du repas pour ramasser les restes.

Par maladresse, par compassion ou par goût de l'abstinence, une des sœurs vient de déverser le contenu de son écuelle sur le sol, en jetant un regard du côté de Cyre. L'enfant se précipite à quatre pattes, fascinée par ces aliments plus consistants.

Elle a faim, toujours faim. Les règles d'extrême frugalité qu'on lui impose depuis trois ans, dès son entrée ici, elle les contourne comme elle peut. Toujours vigilante, la supérieure la met en garde contre le péché de glotonnerie, lui recommande le jeûne ; la contraint au pain rassis et à l'eau. Son appétit ne s'apaise pas.

Cyre suit des yeux sa propre main qui avance, tel un petit animal, vers la nourriture éparse. Ses doigts frémissent, son cœur tambourine. Elle va enfin amasser dans sa paume ce mélange de pâte et de graines pour le porter à ses lèvres...

Mais brusquement – comme si tout cela avait été prémédité – les sœurs ont repoussé leurs bancs, se sont levées, ensemble, ont fait cercle autour de l'enfant.

Sœur Isidore découvre sa cheville, soulève son pied chaussé d'une solide sandale.

Cyre n'aperçoit plus que cette semelle qui

monte, qui monte au-dessus d'elle ; qui s'abat soudain sur le dos de sa main.

Cyre pousse un cri. Des rires éclatent, des rires fusent.

Cyre retire brusquement sa main, la cache sous son aisselle gauche. Elle a honte, elle a mal. Toujours à genoux, elle fixe l'une, l'autre, sans comprendre, mendiant un regard ami.

Rien. Rien que des rires qui déforment leurs bouches, agitent leurs vêtements.

D'un coup, tous les passereaux du monde se sont éveillés. Ils battent des ailes dans la poitrine de Cyre, se cognent à ses flancs, se bousculent dans sa gorge.

Cyre n'éclate pas en sanglots. Cyre se cabre, Cyre se redresse. Ses mâchoires se serrent. Son aspect bouffon qui égaie tant ses sœurs a disparu. Une colère sourde met le feu à ses prunelles, fait trembler ses lèvres. Cyre-la-sotte, Cyre-la-simple, Cyre-l'éponge, plus mal fagotée que ses sœurs, engoncée dans un sac de toile grisâtre, avec son bonnet de chiffons multicolores sur la tête, a subitement l'apparence d'une Gorgone. Son cou s'allonge ; sa face blanchit, se fige. Elle va cracher du venin.

Quel démon s'est emparé de cet agneau ?

Stupéfaites, épouvantées, faces grimaçantes sous la « coule » – ce capuchon qui leur couvre tête et nuque –, les sœurs reculent. Puis, en bloc, elles se jettent sur Cyre. Elles la saisissent, la traînent hors de la salle ; la poussent vers la cour, la chassent hors des murs.

Bloquée par leurs dizaines de mains, la porte massive du couvent claque dans son dos, avec un bruit fracassant.

Le vacarme retentit dans le vide et, lentement, s'amenuise en d'infinis échos.

Cyre marche, Cyre avance, mais n'arrive pas à se défaire de ces faces haineuses.

Faces d'hyènes, et de loups, qu'elle entraîne dans sa course ! Elles lui rappellent ces bêtes mystérieuses, diaboliques, qui peuplent les visions de certains moines de la solitude.

Du temps de sa petite enfance, le vieil ermite Orose, qui campait non loin de sa bourgade natale, lui racontait les songes obscurs et bestiaux qui hantent souvent les nuits des plus vénérables d'entre eux.

Elle, Cyre, ignore les cauchemars. Ses nuits sont lisses, ses rêves bienveillants.

Seule la réalité lui a, parfois, offert des images cruelles et maléfiques.

Dans ses songes, entourée de créatures ailées et souriantes, ailée elle-même, Cyre se promène, lestée de pesanteur, et flotte à moins d'une cou-dée du sol ou de l'eau. Elle glisse au-dessus du fleuve, frôlant de ses jupes le bord des voiliers. Elle vole à hauteur de branches par-dessus les champs vert émeraude. Hommes, femmes, enfants de son village l'applaudissent.

Bientôt tous l'accueilleront, leurs bras char-

gés d'oranges et de grenades, dont elle a depuis longtemps oublié parfums et saveurs.

Cyre marche, avance à bon pas.

Cette fois, c'est décidé, elle ne reviendra plus.

Pourtant, elle s'est déjà retrouvée devant cette porte close. Durant des heures, durant toute une nuit d'attente, avant que ses sœurs ne consentent à lui ouvrir, à la laisser entrer.

Chaque soir, par petits groupes, celles-ci font le tour de la bâtisse ; inspectant les murs, se débourdissant les jambes. Souvent elles questionnent l'horizon, à l'affût d'un de ces moines pèlerins qui parcourent incessamment le désert. En quête d'abri et de nourriture, il arrive que l'un d'eux se fixe, pour un bref séjour, dans l'enceinte du couvent. Trois cellules, écartées du grand bâtiment, sont à la disposition de ces ermites voyageurs.

A travers la plaine sablonneuse qui s'étend autour de l'édifice, les sœurs courent, s'amusent, lancent, le plus loin possible, la balle de chiffons jaunes.

– Cyre, vite, va chercher la balle !

– Ramène la balle, Cyre !

L'enfant se précipite.

Par brimade ou par jeu, ses aînées se dispersent, se cachent ; pénètrent, en rampant, l'une derrière l'autre, dans la cour intérieure du couvent.

Quand Cyre revient, la lourde porte brune est

verrouillée. Il n'y a personne alentour. Cyre s'adosse aux murs, recule avec terreur devant la montée de la nuit. Le soleil s'affaisse. L'ombre se hisse ; puis s'étale, dévorant sables et ciel.

Cyre hurle ; en vain.

Du haut des terrasses, ses compagnes l'arrosent d'injures et de cailloux :

– Sois brave, Cyre ! Montre que tu n'as pas peur. Ton ange gardien te protège !

– Pas un mot, Cyre ! Souviens-toi que tu as fait vœu de silence !

– Le désert n'a pas de bouche, pas de lèvres, pas de paroles, Cyre ! Toi et lui, vous êtes pareils !

Les premières fois, elle chancelait sous leurs moqueries. Elle claquait des dents, élevait des bras suppliants.

Aussitôt, les sœurs disparaissaient.

En pleine nuit, elle longea l'enceinte en boue durcie, s'y frottait avec des gémissements. Aux endroits où les murailles lui semblaient plus fragiles et plus tendres, Cyre humectait de salive les briquettes, pour qu'elles s'amollissent, cèdent et lui ouvrent passage.

Découragée, elle se couchait enfin, le long de la porte. Là, se recroquevillant comme un fœtus, elle patientait. Attentive au moindre pas, à la moindre lueur, Cyre patientait...

Un sommeil de jeunesse, candide et capiteux, l'enroulait peu à peu dans ses langes.

Ces nombreuses nuits ont aguerris l'enfant.

Le lendemain, quand la porte s'entrouvre, Cyre n'éprouve que reconnaissance envers ses compagnes qui l'admettent de nouveau dans leur sein. Toute la journée, elle cherchera sur leurs visages une parcelle d'amour.

Un signe, une caresse l'auraient inondée de gratitude et de bonheur. Mais les faces restent fermées, les yeux désapprobateurs.

Alourdie d'une faute qu'elle ignore – mais dont elle se sent néanmoins coupable –, tête basse, elle reprend sa place au couvent.

Cyre reprend sa place de balayeuse de poussières, de laveuse de sols, de ramasseuse d'excréments. Sa place d'amuseuse aussi.

L'enfant, qui a un sens inné de la farce et du mime, possède une voix sans pareille. Quand elle chante – sans paroles à la suite de son vœu –, les sons se prolongent en une mélodie cristalline, qu'elle accompagne de gestes lents et tristes à bouleverser les pierres.

Mais soudain, la musique se hachure, se brise en trilles bouffonnes, qu'elle souligne par des mouvements saccadés, drolatiques. Ses trémoussements et dandinements provoquent des éclats de rire.

Parfois, mélodie sans faille, qui l'étonne elle-même et trouble ses sœurs. D'autres fois, débit de sonorités, rythmes brefs, pirouettes, qui les dérident.

Chant et spectacle terminés, ses compagnes reprennent aussitôt contenance. Comme si elles

voulaient s'arracher aux charmes de cette créature risible, insensée, et se faire pardonner leur propre complaisance, elles redoublent d'exigence et de sévérité. Les ordres jaillissent, les commandements pleuvent. Cyre est sommée de reprendre ses occupations serviles au plus tôt, et de ne pas se dérober aux prières rituelles du couvent, même si elle n'a pas droit à la parole.

– Récite-les dans ton cœur, Cyre, le Seigneur tout-puissant te surveille.

– Répète-les à chaque heure, Cyre. N'en manque pas une seule !

Cette fois, Cyre ne rentrera plus. Elle s'en ira, droit devant elle ; sans direction ; menée, poussée par elle ne sait quoi.

Le soleil à son apogée rend le désert rêche. Dans cet espace inflexible, on n'imagine même pas une oasis, des herbes, une flaque d'eau ; ni la grâce d'un ciel obscur bourré d'étoiles. Tout est aride, blanchâtre. Du blanc rigide des morts, du blanc stérile des feuilles qui résistent à l'écriture. Cyre avance dans ce désert minéral : croûte durcie sous la plante des pieds, immense fournaise, sables mêlés de sel qui forment des plaques cristallines.

Cyre avance dans ce paysage inanimé.

Elle avance. Minuscule, vivante ; retenue dans sa forme absurde : ventre légèrement ballonné d'avoir trop mangé de fèves mal cuites,

corps revêtu d'un sac, serré par une lanière de cuir, qui descend aux mollets.

L'enfant a tiré de sa poche – son seul bien, son passe-temps – une baguette de saule qu'elle fait tournoyer dans l'air et qui lui tient compagnie. Elle est coiffée d'un amalgame de chiffons colorés qui la protègent des rayons solaires, et s'effiloquent autour de son front.

Ses sœurs lui ont jeté par-dessus le mur une besace et une gourde.

Suspendue par une cordelette autour de son cou, celle-ci pend, avec une amulette, entre ses seins charnus.

La première nuit, Cyre se coucha contre la terre. Malgré la rugosité du sol, elle y découvrit plus de bonté que dans les visages dont elle venait de se séparer.

Elle dormit. Elle dormit bien.

A l'aube, elle s'assit, croisa les jambes, convoqua son âme joyeuse. Elle espérait la voir apparaître, gnome farceur dont les visites étaient toujours impromptues.

Elle chercha autour d'elle. Rien ne bougeait.

Ne pouvant se servir de paroles, Cyre jappa. Elle jappa à l'adresse de son âme. Celle-ci refusait de répondre.

Le visage de l'enfant se rembrunit. Ce n'était pas le regret de ses compagnes, ni celui de la grande maison qu'elle avait quittée la veille, qui l'attristait ; mais un écran de roseaux serrés ve-

je dévale précipitamment l'escalier qui descend vers la grande salle. Je me précipite vers la porte d'entrée.

Pendant ce temps, quelqu'un gravit, graduellement, une à une, chaque marche de mon peron, à ma rencontre.

Quelqu'un ?

Elle, Athanasia...

Achévé d'imprimer en France (Malesherbes)
par Maury-Imprimeur le 1^{er} mars 2011.
EAN 9782081305915
1^{er} dépôt légal dans la collection : octobre 1990

Diffusion France et étranger : Flammarion
Extrait de la publication